



An elephant sitting still

de Hu Bo
avec Yuchang Peng, Yu Zhang, Uvin Wang
Chine – 2019 – 3h50

Jeudi 14 mars 2019 18h30
Lundi 18 mars 14h00

Avec sa réputation de chef d'œuvre glané au fil des festivals, AN ELEPHANT SITTING STILL signe le cri posthume de désespoir d'Hu Bo, cinéaste maudit qui s'est donné la mort peu avant la sortie de son film.

Un jeune lycéen tue accidentellement un de ses camarades, un autre est à l'origine d'un suicide, un grand père est prié de quitter le cocon familial et une âme diaphane se laisse détournée par un homme malhonnête. Sous l'œil d'**Hu Bo**, la Chine contemporaine est un tombeau géant, un vaste terrain de jeu fantomatique, où nul n'en sortira sans intenses écorchures. Ces personnages s'accrochent à la vie comme à leur destination, une petite ville du nom de Manzhouli, reculée à lisière de la Mongolie, où dit-on, un éléphant se tiendrait immobile, dressé tel un refus de participer au grand simulacre du 21^{ème} siècle.

Dès lors, la tornade inconsolable des cœurs déçus d'une vie insupportable épouse les formes cadavériques du long métrage. Plombé par un soleil de charbon, l'espoir n'est plus, le sens s'est évanoui dans les limbes d'un monde agonisant, embrumé d'un voile grisâtre de pollution. Ils traversent, depuis les entrailles empoisonnées du spleen, les ruelles évidées de signification, avec comme seul compagnon, les reflets d'un miroir mortifère tendu face à leurs misérables existences.

Hu Bo instaure, sur ces 4 heures monstrueuses, une distance rapprochée où la caméra cherche constamment la juste mesure avant d'enserrer ces visages cueillis par la désolation. De **Drieu la Rochelle** à **Baudelaire**, **AN ELEPHANT SITTING STILL** scelle dans un écrin de cendres l'humeur ravagée de la modernité. Ici, tout s'enlise éperdument dans un pachydermique vacuum existentiel éprouvant. La désespérance, qui affleure au gré des déambulations spectrales, embaume l'atmosphère d'un doux blizzard carbonisé et provoque la résurgence d'une seule oscillation valable : la force désabusée de l'autodestruction.

Élégiacque, la beauté crépusculaire de ce bloc à l'apparence austère donne le vertige. Alors, la noirceur qui transpire aux quatre coins de la pellicule où chaque mot prononcé, chaque regard qui s'en échappe miraculeusement, semble être le corrélat d'un effort incommensurable pour assurer une survie éphémère. Œuvre-fleuve, complétée par un dernier acte prodigieux, c'est son final truffé de barrissements éreintés qui confine **AN ELEPHANT SITTING STILL** aux sommets du cinéma asiatique. **Sofiane Le Blog du Cinéma**

Premier et dernier long-métrage d'un jeune cinéaste chinois suicidé à l'issue du tournage de ce film-monstre d'une puissance incroyable.

Cet « Elephant » arrive précédé d'une aura particulière qui ne saurait masquer l'essentiel : le film est une merveille tant expressive, dramatique que poétique. Hu Bo, son jeune auteur de 29 ans, s'est suicidé peu après le montage de son premier - et donc - ultime film. Un film-fleuve de près de 4 heures adoubi par de prestigieux parrains : Béla Tarr et Gus van Sant dont l'imprimatur ne surprend pas au vu de ce récit en forme d'errance où chaque plan séquence tente de rendre compte de la tragédie d'un monde au ralenti. Nous sommes dans une ville post-industrielle du Nord de la Chine (non nommée) où tout est gris à l'image de cet animal de foire : un éléphant impassible et assis, que plusieurs protagonistes veulent aller voir de près histoire de se refaire une santé morale ou tout simplement guidés par une curiosité qui apporterait un peu de couleur à un quotidien sinistré. Mais cet éléphant -attention spoiler- nous ne le verrons jamais, tout au plus son barrissement viendra hanter les ultimes secondes de cet opus, nous laissant à jamais avec -c'est le paradoxe du cinéma- sa forte présence à l'esprit. Thomas Baurez Première

« *An Elephant Sitting Still* » : périple en train à travers le spleen

Le réalisateur chinois Hu Bo signe un film crépusculaire et posthume, peuplé de personnages au bout du rouleau.

Met-on toutes les chances de son côté lorsque, distributeur français (Capricci), l'on sort un film chinois de près de quatre heures, signé d'un inconnu, et qu'on l'intitule comme vous le lisez plus haut ? Met-on toutes les chances de son côté lorsque, jeune écrivain et réalisateur, l'on réalise son premier long-métrage en luttant pied à pied avec ses producteurs et qu'au bout du compte on se suicide, en octobre 2017, à 29 ans, en y mettant la dernière touche ?

La réponse, vous l'aurez compris, est non. Non, mille fois non, et qu'est-ce que cela change, après tout ? Le film existe, voilà. Le verra qui veut. Un film qui revient, plus qu'un autre, par la magie du cinéma, du grand pays des morts. Mort des avatars, les acteurs n'étant déjà plus ce qu'ils étaient au moment de tourner. Mort des paysages qu'il nous montre, qui plus ou moins imperceptiblement ont changé cent fois depuis. Mort de ce morceau de temps unique qu'a enregistré le film et qui le fait revivre à chaque projection. Mort de l'auteur enfin, qui, lui, ne reviendra plus, qui s'abîme, pour la première et la dernière fois, pour l'éternité aussi bien, tout entier dans son film.

Le film de Hu Bo est une lancinante tragédie, polluée au dernier degré par le spleen psycho-carbonique du XXI^e siècle

La dernière fois qu'une chose aussi cruellement absurde se produisit, ce fut à l'occasion de la sortie de *California Dreamin'* (2007), du Roumain Cristian Nemescu, mort lui aussi durant la postproduction, dans un accident de voiture à Bucarest. Le film, formidable, était une sorte de farce noire et truculente bloquée en gare. Celui de Hu Bo, non moins formidable, est une lancinante tragédie, polluée au dernier degré par le spleen psycho-carbonique du XXI^e siècle, tout entière tendue vers le train par lequel des personnages au bout du rouleau tenteront de s'arracher à elle.

Soit, dans une ville brouillardeuse du nord de la Chine, quelques destins coincés dans une impasse existentielle, qui se croisent le temps d'une journée menant de l'énonciation d'une légende urbaine par une voix féminine à sa mise à l'épreuve finale par des personnages qu'on aura appris à connaître un peu. Le mythe parle d'un éléphant qui serait, sans discontinuer, assis sans bouger et en silence dans le zoo de la ville de Manzhouli. De quoi donner envie de le visiter.

Grammaire cinématographique

Avant quoi nous croiserons un voyou stylé qui couche avec la femme d'un ami. Une jeune fille maltraitée par une mère atroce. Un adolescent copieusement insulté par son père et traqué par le voyou, parce qu'il a eu le malheur d'envoyer à l'hôpital son petit caïd de frère. Un vieil homme poussé véhémentement par sa famille à disparaître sine die dans une maison de retraite. Soit un monde d'une violence extrême, dans lequel la loi du plus fort et l'humiliation du plus faible s'appliquent sans relâche ni scrupule.

La grammaire cinématographique qui soutient ce propos est notoire, digne du grand compatriote Wang Bing, voire de l'apocalyptique Hongrois Béla Tarr, qui forma le jeune Hu Bo. Plans-séquences inépuisables, basse luminosité, profondeur de champ, distillation lente et sinueuse de l'intrigue peignent ici un inframonde cotonneux, où l'homme lutte pour ne pas être confondu avec le rebut.

Long voyage, étouffé et opaque, au cœur d'une nuit anthracite. Dante n'est pas loin

Quelques coups de gourdin, crêpages de chignon et balles de flingue plus tard, une petite poignée de ces parias décideront de prendre le train pour aller voir, en toute logique poétique, le fameux éléphant dans le fameux zoo. Mais on n'a rien sans rien. Il ne manquerait plus que le train fonctionne. L'autocar fera l'affaire. Long voyage, étouffé et opaque, au cœur d'une nuit anthracite. Dante n'est pas loin. A la descente floconneuse du véhicule, dans la semi-obscurité d'un matin qui se fait attendre, au milieu d'une partie de foot sans ballon pour se dérouiller les jambes, savez-vous seulement ce qui brusquement arrive ? C'est sans doute ce que vous croyez. Comme les personnages, il vous faudra pourtant faire le voyage pour vérifier. *Par Jacques Mandelbaum Le Monde*

Prochaines séances :

Tout ce qu'il me reste de la révolution :
dim 17 mars 11h et 19h, mardi 19 20h ;
Un violent désir de bonheur : 21 mars
18h30 en présence du réalisateur

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ *

* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,70€

(hors week-ends et jours fériés)